

FOI ET DEVELOPPEMENT

49 rue de la Glacière - 75013 Paris - France
Tel 33(0)1 47 07 10 07 - e-mail: publications@lebret-irfed.org

N° 314 – juin 2003

Face au fossé grandissant entre riches et pauvres TOUTES LES RELIGIONS EN APPELLENT A LA JUSTICE

par Chandra Muzaffar*

La mondialisation nous prépare un traquenard. Les mensonges de la « croissance globale » ne résisteront pas à l'épreuve des faits : entre l'excessive consommation des nantis et l'appauvrissement scandaleux des nations démunies, le fossé se creuse. Phénomène aggravant, la redistribution inégale des richesses se pare de respectabilité. Peu importe les moyens, la réussite est vertueuse ; la misère, au contraire, est honteuse. La perversité morale gagne du terrain.

Selon Edgar Morin, « *l'humanité avance dans l'ombre de la mort* »¹ alors qu'elle dispose des instruments propres à nourrir, éduquer et soigner l'ensemble de la population terrestre. Où allons-nous ? Le besoin ne se fait-il pas sentir de recourir non seulement aux techniques avancées mais aux grandes traditions spirituelles pour parvenir à surmonter nos contradictions ? C'est la question à laquelle tente de répondre l'article de Chandra Muzaffar.

Devant l'égarément criminel qui nous menace, les religions ont leur mot à dire. On ne pourra pas se contenter de les récuser au nom de la laïcité, de la complexité des outils économiques ou des souillures du fanatisme religieux. En éclairant chacune à sa façon le sens ultime de l'existence, les religions, presque unanimes sur ce point, partagent la conviction qu'il n'est pas de dignité humaine qui puisse subsister dans l'injustice sociale. Riches et pauvres sont concernés par leur attitude devant le minimum vital et les tentations de la cupidité.

La misère déshumanise, la surabondance aussi. Pire : la richesse dessèche le cœur. Entre la « *pauvreté abjecte* » et « *l'extravagante opulence* », Chandra Muzaffar plaide, en s'appuyant sur les règles morales communes aux religions, en faveur d'une « *voie médiane* » qui se caractériserait par « *la modération et l'équilibre* ». Ces termes, à première vue, semblent planer au-dessus des réalités. Mais ceux de « *productivité* », « *rentabilité* », « *consommation* » et ... « *croissance* » nourrissent nos mythes socio-économiques sans que personne ne s'offusque. Il est temps de leur faire contrepoids. La mondialisation ne saurait faire l'économie d'une éthique. De toute urgence.

Albert Longchamp

¹ Cf. *Donner une âme à la mondialisation*, Revue *Question de*, n°129, juin 2003. ©dit. Albin Michel.

Chandra Muzaffar, 56 ans, est originaire de Malaysia. Il est président du Mouvement international pour un monde juste (*International Movement for a Just World*). Docteur en philosophie et spécialiste en sciences politiques, il a été directeur du Centre pour le dialogue des civilisations de l'Université Malaya de 1997 à 1999. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur les droits de l'homme et le dialogue interreligieux.

La plus grande menace pour l'avenir de l'humanité réside dans la disparité entre riches et pauvres. Au cours des âges, cette disparité a toujours été au cœur des grands bouleversements

sociaux. Parfois elle a été à l'origine de mouvements millénaristes¹. A d'autres époques, elle a donné naissance à des révoltes paysannes. A certaines occasions, elle a même provoqué des révolutions politiques.

De nos jours, cette inégalité entre riches et pauvres a pris une dimension nouvelle, potentiellement plus dangereuse encore. Alors que l'immense vague de la mondialisation génère un monde sans frontières, les riches et les pauvres apparaissent comme des entités mondiales dont le destin n'est plus déterminé par les pouvoirs nationaux². La fortune du riche mondialisé par exemple est produite, dans de larges proportions, par des entreprises mondiales et des marchés globaux, au moment même où la misère du pauvre mondialisé est causée, dans une certaine proportion tout au moins, par les règlements du commerce international et par le flux et le reflux des investissements étrangers.

Si le gouffre entre riches et pauvres est un des facteurs responsables de l'instabilité sociale dans les Etats nations, n'est-il pas concevable que dans un monde globalisé il devienne une des causes majeures des bouleversements économiques et du chaos politique ? Comment allons-nous combler ce gouffre ? Quel va être le rôle de la religion et de la spiritualité dans la dénonciation des causes sous-jacentes et dans la recherche de solutions pour parer à la dichotomie entre le riche mondialisé et le pauvre mondialisé ?

Avant d'examiner le rôle des religions, faisons le point sur la situation de la pauvreté et le fossé existant entre riches et pauvres dans la société actuelle.

Concentration de la richesse

Il est vrai que « *durant les cinquante années écoulées la pauvreté a davantage diminué que durant les 500 ans antérieurs. Et cette relative réduction s'est produite dans pratiquement toutes les régions* »³. Toutefois, la pauvreté absolue reste le principal fléau auquel doit faire face l'humanité en ce début de 21^{ème} siècle : 1,3 milliard de personnes vivent avec un revenu inférieur à 1 dollar par jour ; 515 millions d'habitants du Sud de l'Asie vivent dans un état de pauvreté absolue, 220 millions dans l'Afrique subsaharienne, 110 millions en Amérique Latine et dans les Caraïbes.

Alors qu'au 21^{ème} siècle les efforts pour éradiquer la pauvreté absolue devraient s'intensifier, la pauvreté relative menace de mettre en pièce la famille humaine. De fait, les disparités existant entre riches et pauvres se sont creusées au cours de ces dernières années. En 1960, par exemple, « *les 20% de la population mondiale vivant dans les pays les plus riches avaient un revenu 30 fois supérieur à celui des 20% les plus pauvres – en 1995 il est 82 fois supérieur* »⁴. En conséquence, la richesse se concentre de plus en plus dans un nombre de plus en plus réduit de mains. Selon le rapport du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) de 1998, « *les 225 personnes les plus riches du monde totalisent une fortune de plus d'un milliard de milliards de dollars, soit le revenu annuel des 47% de gens les plus pauvres de la planète. Les trois plus riches ont des capitaux dépassant le total des PNB des 48 pays les moins développés. Les 15 plus riches possèdent plus que le PNB de toute l'Afrique subsaharienne* ».

La concentration toujours croissante de la richesse et l'augmentation des disparités entre les revenus est un phénomène mondial. Au Brésil, par exemple, « *les 50% les plus pauvres de la population recevaient 18% du produit national en 1960, 11,6% en 1995. Les 10% les plus riches se partageaient 54% du revenu national en 1960, 63% en 1995* »⁵. Parallèlement, la distribution des richesses est « *devenue plus inégale au cours des 20 dernières années. En 1996, 1% de la*

¹ La théorie de l'Age d'or ou du Grand Soir par exemple (ndlr).

² *Globalisation : the perspectives and experiences of the religious traditions of Asia Pacific* par Joseph Camilleri et Chandra Muzafar (Kuala Lumpur, International Movement for a Just World, 1998).

³ Rapport sur le développement humain 1997, p. 2 (PNUD - Programme des Nations Unies sur le développement).

⁴ Rapport sur le développement humain 1998, p. 29 et 30 (PNUD).

⁵ *Guardian weekly*, 18 mai 2000.

population possédait 20% des richesses. Plus de la moitié de la fortune totale était entre les mains de 10% de la population et 93% étaient possédés par la moitié de la population »⁶.

Mauvaise répartition des ressources

Pourquoi y a-t-il encore tant de pauvreté dans le monde alors que nous avons aussi bien les connaissances que les moyens de l'éradiquer de la surface de la terre ? La mauvaise répartition des ressources découlant de fausses priorités est sans aucun doute l'une des causes majeures de l'absolue pauvreté. Un exemple : en 1995 l'Asie du Sud a dépensé 15 milliards de dollars pour l'armement *« plus que ne coûterait chaque année l'accès aux soins de santé primaire et à l'alimentation de base pour le monde entier. L'Afrique subsaharienne a dépensé 8 milliards, une somme égale à ce qui serait nécessaire pour garantir l'accès à l'eau potable et au système sanitaire dans tous les pays en voie de développement. L'Asie de l'Est a dépensé 51 milliards, neuf fois le budget nécessaire pour assurer l'éducation de base pour tous »⁷.*

Les fausses priorités s'enracinent souvent dans des avantages acquis qui empêchent l'éradication de la pauvreté. C'est parce qu'il y a des élites qui bénéficient, directement ou indirectement, de dépenses militaires, de projets somptuaires ou encore du grand business que les pauvres sont marginalisés. Ils le deviennent encore plus lorsque les moyens d'exprimer publiquement leurs doléances se trouvent contrecarrés par des politiques autoritaires. Souvent, dans ce type de sociétés, l'espoir des pauvres d'obtenir justice est laminé par une corruption généralisée. Car la corruption favorise le riche au détriment du pauvre.

Davantage encore, l'extension d'une idéologie qui glorifie les gains privés et sacrifie le bien public est largement responsable de la persistance de la pauvreté, tout particulièrement de la pauvreté relative. Quand l'accumulation des richesses, la maximalisation des profits et la concentration du pouvoir économique entre les mains de quelques individus ou sociétés deviennent le credo mondial, les pauvres sont acculés à être les grands perdants.

Le culte de la richesse et la « starisation » des soi-disant « créateurs de richesse » suscitent des questions fondamentales qui dépassent largement la philosophie économique. Sommes-nous en train de légitimer et d'institutionnaliser l'égoïsme et la cupidité plus qu'aucune civilisation avant nous ? N'est-il pas vrai que la légitimation de la cupidité est un défi pour les structures morales de la société ? D'un point de vue éthique, n'est-il pas de plus en plus évident que l'instinct d'acquisition de biens matériels se revêt aujourd'hui du masque de la respectabilité sociale ? Si l'instinct de possession est devenu respectable et la cupidité légitime, n'est-ce pas parce que nous avons sciemment cherché à séparer les pratiques économiques des considérations morales ?

Des impératifs moraux et spirituels

Notre grande tâche au début de ce 21^{ème} siècle est de proposer une base morale et un cadre moral pour affronter le monumental défi que représente l'éradication de la pauvreté. En fait, tout effort économique devrait être motivé par des critères moraux et spirituels. On dénombre au moins cinq impératifs moraux et spirituels fondamentaux qui devraient guider nos pratiques économiques.

Premier impératif : la conception religieuse de l'existence humaine devrait avoir une profonde influence sur notre manière de vivre, y compris notre comportement économique. Toutes les religions mettent l'accent sur le fait que la vie est fugitive. Le monde est éphémère. C'est l'au-delà qui est durable et éternel. L'être humain, en conséquence, ne devrait pas être obsédé par les charmes et les séductions de ce monde. Accumuler des richesses pour son profit personnel, acquérir des biens comme une fin en soi n'est pas le chemin proposé par les plus grandes traditions morales et spirituelles. Un texte religieux hindou pose la question : *« Quelle intérêt y a-t-il à accroître sa richesse ou sa famille sachant qu'ils ne sont qu'un mirage qui ne pourra jamais*

⁶ ibidem

⁷ Rapport sur le développement humain 1997, p. 102.

rassasier celui qui a soif ? Les soucis augmentent avec l'accroissement de la richesse et de la famille ; il n'y a pas de vrai bonheur dans l'accumulation des possessions et des affections de ce monde »⁸.

Rejetant l'accumulation des biens, l'hindouisme ne prône pas pour autant les vertus de la pauvreté. Du *Mahabharata*⁹ au Mahatma Gandhi, il y a la reconnaissance que la pauvreté abjecte peut amener certaines victimes à rejeter Dieu. Elle peut conduire des individus à accepter des actes qui sont incompatibles avec la morale. La pauvreté augmente notre vulnérabilité à l'exploitation et à l'oppression par les nantis et les puissants. Elle érode notre dignité.

Comme nombre de religions, l'hindouisme reconnaît que « *l'argent n'est pas néfaste s'il est mis au service de Dieu* » Ce n'est pas l'argent qui pose problème. Il devient un problème quand faire de l'argent devient le but unique de la vie au point d'y perdre son équilibre.

Deuxième critère : tout en rejetant à la fois la pauvreté et l'obsession de la richesse, les religions affirment, dans des termes sans ambiguïté, le but ultime de l'existence humaine : servir Dieu. Dit avec des mots simples, servir Dieu c'est faire de bonnes actions. C'est pratiquer les valeurs nobles. C'est se dresser pour la vérité et la justice.

Si c'est cela servir Dieu, alors toute activité économique qui se traduit par l'exploitation et l'oppression des faibles et des nécessiteux, qui encourage les frasques et l'opulence, qui met en valeur ce qui conduit à la corruption et à l'avidité est illégitime. Une des paroles les plus pertinentes de la foi judaïque est ainsi formulée : « *Celui qui opprime le pauvre pour accroître ses richesses, tout comme celui qui donne aux riches, se retrouvera sûrement dans le besoin* »¹⁰.

L'homme est créé à l'image de Dieu

Troisième impératif : en servant Dieu, l'être humain célèbre en fait sa propre dignité. Dans le christianisme, et c'est aussi valable pour d'autres religions, Dieu confère la dignité à l'homme. Cette dignité est ancrée dans le concept que « *l'homme est créé à l'image de Dieu* ». Elle est renforcée par un autre concept chrétien, lui aussi parallèle à d'autres traditions spirituelles : l'homme est le serviteur de Dieu et il reçoit pouvoir et autorité sur la terre – mais ce pouvoir et cette autorité doivent être exercés avec discernement.

Pour remplir son rôle de serviteur de Dieu, pour préserver et renforcer sa propre dignité, l'homme - en fait toute la famille humaine - doit s'assurer que les activités économiques ne transgressent pas les valeurs divines et les principes qui sont au cœur de toute religion vénérée. Une économie qui subordonne le bien-être des pauvres à la richesse des riches ; une économie qui permet à quelques-uns de satisfaire leurs désirs alors que la majorité se voit dénier ses besoins essentiels ; une économie qui encourage d'importantes corporations à constituer d'immenses monopoles aux dépens de véritables mais modestes entreprises porte réellement peu d'intérêt à la dignité humaine et à la justice sociale.

Le quatrième principe est un autre impératif spirituel et moral qui devrait donner le ton et la mesure à tout développement économique. La justice est une des valeurs suprêmes pour les religions. Selon le Coran, la justice constitue le message et la mission de tous les prophètes. La justice est très proche de la piété.

C'est la raison pour laquelle, dans l'islam, la justice est la préoccupation première qui préside à chaque principe ou précepte économique. En fait, l'un des cinq piliers de la religion – la *zakat* (taxe sur les biens) – a pour but premier la redistribution des richesses dans la société. Les lois sur l'héritage dans l'islam recherchent aussi à réaliser une justice distributive. Dans le passé (plus que

⁸ *The wisdom of hinduism* par Klaus K. Klostermaier, Oxford: Oneworld Publications 2000.

⁹ Le *Mahabharata* fait partie de la littérature épique hindoue avec le *Ramayana* (ndlr).

¹⁰ *The wisdom of judaism* par Den Cohn-Sherbock, Oxford: Oneworld Publications 2000.

de nos jours) les musulmans léguaient leurs biens à des œuvres ou des institutions d'utilité publique qui les géraient – elles étaient pour ainsi dire les précurseurs des fondations contemporaines et ont joué un rôle important en assurant le bien-être des secteurs les plus pauvres de la société¹¹.

Cinquième impératif : seule une justice distributive permettrait de dépasser les divisions et les dichotomies entre les pauvres et les riches. Il n'y a pas de mécanisme assurant le partage des richesses et des chances de manière équitable dans le monde globalisé, en partie parce qu'il n'y a pas de gouvernement mondial ou d'institution globale à qui cette tâche pourrait être confiée. Le fossé entre les riches et les pauvres, comme nous l'avons vu plus haut, se creuse à une vitesse alarmante. Tant que les disparités sociales et l'iniquité dans le partage des richesses continueront à s'accroître il n'y aura pas de solidarité au sein de la famille humaine.

Et pourtant la solidarité dans la famille humaine est un idéal religieux. Le bouddhisme, comme d'autres religions, chérit l'unité de l'humanité. C'est une unité qui dépasse la famille humaine pour s'élargir à tout ce qui vit. L'interconnexion et l'interdépendance entre tout ce qui vit – un thème central de l'enseignement du Bouddha – offre une base solide et sûre pour une unité holistique qui reconnaît le lien entre la famille humaine, de même qu'il souligne le lien entre l'homme et la nature. Mais comment cette unité transcendante pourrait-elle exercer une influence sur la vie économique de la planète alors qu'existe un tel fossé entre le riche et le pauvre mondialisés ?

Les cinq impératifs moraux et spirituels qui devraient étayer les efforts pour éradiquer la pauvreté et transformer l'économie démontrent, de manière convaincante, que la religion n'est pas limitée à la charité. Au contraire, la conception religieuse de la justice et de la dignité humaine, correctement comprise et appliquée, est de loin plus vaste et plus holistique que toute vision séculaire de la transformation économique et sociale. Car la religion n'a pas que le souci de structures économiques équitables et de relations sociales. L'essentiel de la transformation vise à atteindre le vrai sens de la vie humaine et l'ultime destin de l'individu.

La « voie médiane »

En provoquant cette transformation motivée par des impératifs sociaux et spirituels, les religions soutiennent une approche que l'on pourrait qualifier de « voie médiane ». Le refus de la pauvreté abjecte d'une part, de l'accumulation frénétique de richesses d'autre part, tels que nous en avons débattu, est un exemple de cette voie médiane. Alors que chacun devrait être critique devant ce modèle de consommation exacerbé par une stimulation constante des désirs – un modèle nourri par la soif inextinguible pour « plus et encore plus » – il ne faudrait pas, dans le même élan, faire l'éloge de modèles économiques qui dénie le bien-être et le confort à de larges secteurs de la population en les obligeant à se contenter du strict minimum vital. La voie médiane reconnaît les désirs et les attentes des personnes mais, en inculquant des valeurs et en promulguant des politiques, il cherche à les contenir pour le bien général. En d'autres termes, le style de vie proposé par la voie médiane se caractérise par la modération et l'équilibre, évitant aussi bien les excès d'un ascétisme puritain que ceux d'une opulence extravagante.

Il est révélateur de souligner que cette voie médiane existe, sous une forme ou sous une autre, dans la plupart des traditions spirituelles et religieuses. L'éthique confucianiste, par exemple, met l'accent sur la modération et l'équilibre. Le taoïsme nous conseille d'éviter les extrêmes pour rester en bonne santé et considère que l'harmonie et la pondération sont les buts de la vie. Pour le bouddhisme, « *la voie médiane découverte par le Tathgata (le Bouddha) évite tous les extrêmes en donnant une vision et une connaissance qui conduisent à la paix, à la connaissance infinie, à l'illumination, au Nibbana (nirvana, nldr)* »¹². Les extrêmes auxquels il se réfère sont d'une part la recherche du plaisir sensuel et d'autre part la mortification.

¹¹ Voir l'article de Thomas Michel dans *Foi et Développement* n°311, février-mars 2003

¹² *The wisdom of buddhism* par Mel Thompson, Oxford : Oneworld Publications 2000 p.88.

L'hindouisme, lui aussi, promeut la voie médiane comme cela se lit dans certains passages du *Mahabharata* et du *Vridha Canakya*. Une tradition judaïque explique : « *La religion divine ne nous demande pas de mener une vie ascétique mais nous guide sur la voie médiane équidistante du trop et du trop peu* »¹³. Dans l'islam, au centre de la doctrine, il y a l'idée que la recherche de « *la nation moyenne, bien équilibrée* » mérite d'être promue. Comme le dit le Coran, « *ainsi nous avons fait de vous une Ummah bien équilibrée qui peut être un témoignage pour toutes les nations et son Apôtre un témoignage pour vous-mêmes* »¹⁴.

Un défi pour les leaders spirituels et religieux

Les leaders des différentes traditions religieuses et spirituelles ont l'obligation morale de propager le concept d'une communauté bien équilibrée au niveau local, national, régional et mondial. Ce concept doit être affiné, développé par la recherche, l'analyse et la réflexion. Il sera intéressant de voir comment l'approche moyenne et équilibrée se reflétera dans la politique, la culture, la technologie, les relations ethniques et les autres domaines de la vie.

En ce moment, le défi posé aux leaders religieux et spirituels est d'éveiller l'intérêt et l'enthousiasme pour ce concept d'une voie médiane par leurs sermons et leurs conférences, leurs lettres et leurs articles. Dans ce processus, il leur faudra démontrer comment le fait d'éviter les extrêmes, de maintenir une harmonie, de rechercher l'équilibre est important dans la vie. Cela devrait alerter les gens du danger de s'éloigner de la modération et de succomber aux extrêmes.

Plus précisément, dans le contexte de la lutte contre la pauvreté, les leaders religieux et spirituels doivent prendre une forte position morale contre deux extrêmes : la pauvreté abjecte qui est le destin de millions et de millions d'individus et l'extravagante opulence qui est l'apanage d'une élite mondialisée peu nombreuse mais influente. Accepter qu'une aussi grande partie de la famille humaine souffre de la pauvreté n'est pas seulement immoral mais déshumanisant. Cela déshumanise non seulement les pauvres mais aussi tous ceux qui sont témoins de leurs souffrances et de leur misère. Notre échec à les libérer de leur pauvreté est une trahison de notre humanité.

De la même manière que l'opulence d'une élite transgresse l'enseignement éthique de toutes les grandes religions, elle déshumanise les élites elles-mêmes. Leur style de vie viole l'essence même de la foi. Celle-ci nous demande une attitude de compassion et d'amour; elle nous encourage à donner et à partager; elle fait de nous des humains. D'une certaine manière, l'opulence de l'élite déshumanise tous ceux qui, par leur silence, autorisent un petit nombre à monopoliser la richesse aux dépens du reste de l'humanité.

Parce que nous n'avons pas protesté devant leur accumulation de richesses, leur obsession de l'éclat de l'or, nous avons trahi nos propres valeurs morales, nos principes éthiques. Nous tendons ainsi à sacrifier ce qui est notre bien le plus précieux – notre humanité – sur l'autel d'étroits intérêts personnels.

C'est pourquoi nous avons choisi cette voie médiane : elle nous permettra de réaffirmer notre humanité.

Chandra Muzaffar

*(Traduit de l'anglais par Maryse Durrer
et François Bellec)*

¹³ *The wisdom of judaism*, p. 155.

¹⁴ *The holy Quran*, Al Baqarah.